





Vie et mort d'une jeune République, ou Tchèques, Allemands et Juifs : les trois communautés de Prague au temps de Masaryk

La création de la Tchécoslovaquie à la suite de la Première Guerre mondiale donne une unité politique à un territoire où vivent plusieurs communautés, tchèque, allemande et juive, depuis plusieurs siècles. Catherine Servant nous dresse ici un portrait éclairé et éclairant, entre tensions et harmonies, des formes qu'à pu prendre ce vivre ensemble dans une ville emblématique : Prague.

« Dehors, devant la gare, des drapeaux aux couleurs des Sokols s'inclinent profondément, hampes pointées vers la terre. Le président sort de la gare, tandis qu'un ouragan indescriptible s'élève et emporte la ville de Prague. Le parcours triomphal peut commencer. »

En ce jour du 21 décembre 1918, relaté par l'un des prosateurs tchèques les plus originaux de l'entre-deux-guerres, Richard Weiner (1884-1937), les Tchécoslovaques sont venus accueillir le train qui ramène au pays leur premier président, Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), exilé depuis quatre ans. Les citoyens du nouvel État centre-européen prennent enfin la mesure de leur indépendance, entérinée le 18 octobre 1918 — épilogue d'un drame dont la dislocation de l'Autriche-Hongrie, mais aussi la Révolution d'Octobre et la débâcle de l'Allemagne prussienne, ont formé les actes ultimes. Loin d'avoir toujours évolué « à l'arrière » de la Grande guerre, à l'instar du marchand de chien pragois immortalisé par Jaroslav Hašek (1883-1923) sous le patronyme de Chvëik, bien des soldats tchèques, slovaques et allemands des Pays tchèques sont tombés sous l'uniforme austro-hongrois, au service d'une cause à laquelle ils n'adhéraient que rarement. Tel le poète František Gellner (1881-



Les horloges de l'Hôtel de Ville juif de Prague.

1914), porté disparu en Galicie peu après son arrivée sur le front, d'avoir sans doute « ...offert son cœur pour cible / à un coup justement visé »... À la fin de l'année 1918, une phase d'euphorie succède au pessimisme des années de guerre. Masaryk, « Président-libérateur » jouissant d'une aura exceptionnelle, restera à la tête de la Tchécoslovaquie jusqu'en 1935. Quoique n'étant pas sans faille ni fragilité, ces deux décennies placées sous le signe de la démocratie n'en figurent pas moins une exception dans le centre toujours plus agité de l'Europe. Et pour le monde de la culture, elles incarneront une période faste où les artistes et les intellectuels, aspirant à s'inscrire dans la pensée et la création européenne tout en préservant la spécificité de leurs démarches, proclament leur modernité dans les arts et les lettres. Redevenue une capitale à part entière,

Prague développe ses institutions politiques et financières ; sa vie culturelle s'épanouit et sa population s'accroît, entraînant une extension urbanistique accélérée et la structuration d'une « Grand Prague ». À l'issue du recensement de 1921, elle compte plus de 675 000 habitants. Un tel dynamisme semble contraster avec les images de la ville véhiculées depuis la fin-de-siècle par bien des œuvres littéraires en tchèque et en allemand : cité endormie du Nord de la monarchie, lieu de légendes et de mystère aux dimensions provinciales, aux passions occultistes et à la torpeur séculaire, décor vapoureux des romans et récits de Jakub Arbes, Jiří Karásek ze Lvovic, Gustav Meyrink... Or, c'est bien avant 1918, depuis le dernier tiers du XIX^e siècle, que la ville a commencé sa métamorphose en métropole moderne. Mis à exécution dans les années 1890, l'assainissement de la

Vieille Ville, censé mettre un terme à la survivance « anachronique » d'un Moyen-Âge ténébreux, insalubre et « douteux », au profit de grands immeubles lumineux et sains édifiés sur de larges boulevards, a occasionné des destructions considérables dans le centre historique de Prague. Au cœur de la zone à détruire se trouvait Josefov-Josefstadt, centre traditionnel de la vie juive pragoise depuis le Moyen-Âge, à proximité de la place de la Vieille Ville.

Momentanément éloignés de leur quartier hors d'âge, massivement « assaini » et haussmannisé, bien des Juifs pragois ont peu à peu regagné Josefov, occupant désormais ses bâtisses modernes. En 1921, ils forment près de la moitié des habitants de ce quartier, mais on les trouve aussi dans les zones résidentielles de la Nouvelle Ville et les quartiers périphériques.

Depuis le XIX^e siècle, les itinéraires culturels et linguistiques des Juifs de Prague — environ 40% de la population juive de Bohême à l'orée des années 1920 — ont été divers et complexes, souvent inconfortables, parfois traités avec humour par leur protagonistes mêmes. Certains ont choisi de se rallier à la cause tchèque, une voie frayée depuis la Renaissance nationale — et surtout depuis les années 1870 — par de fervents patriotes soucieux d'unir leurs destinées à celles d'une nation certes sans indépendance, mais dotée de valeurs culturelles et symboliques assez puissantes et prometteuses. Jusqu'à la Deuxième guerre, les « tchécojuifs » mèneront du reste un débat houleux avec leurs

coreligionnaires militant pour le retour à Sion. Aux commencements, le processus de l'« assimilation tchécojuive » s'avère moins spontané à Prague que dans les campagnes et les petites villes de province, où la scolarisation se fait en tchèque et où l'entourage est en majorité tchécophone. À travers nombre de chroniques, feuilletons et anecdotes, Karel Poláček (1892-1945), prosateur d'expression tchèque né dans une de ces familles assimilées de Bohême de l'Est, a restitué avec verve la langue si particulière parlée par le menu peuple juif de Bohême entre les deux guerres, une langue tchèque mêlée d'allemand, de yiddish et d'hébreu. En 1920, lorsque la nouvelle constitution tchécoslovaque invite les Juifs à choisir entre plusieurs nationalités — tchèque, slovaque, allemande, hongroise, et même juive —, près de 55% des Juifs pragois optent pour la nationalité tchèque.

Face à cette majorité « tchécojuive », près d'un quart des Juifs de Prague se déclarent fidèles à la nationalité allemande — un héritage de la germanisation imposée, à la fin du XVIII^e siècle, par les réformes de Joseph II, monarque éclairé et défenseur de la cause juive. (Certes, ce découpage par nationalités ne saurait refléter toutes les subtilités de l'appartenance linguistique et culturelle : Max Brod n'affirme-t-il pas que Franz Kafka aurait opté pour la nationalité juive, comme 20% des Juifs pragois ?) Dans l'entre-deux-guerres, la minorité allemande, toutes confessions confondues, représente près d'un quart de la population tchécoslovaque, mais seulement 5%

des Pragoïs — et c'est précisément à Josefov que l'on trouve la plus grande proportion de germanophones de la capitale (plus d'un tiers). Au fil du XIX^e siècle, les Allemands sont peu à peu devenus minoritaires à Prague; mais la situation de la Bohême dans l'Empire a préservé leur vie culturelle, étayée par nombre d'institutions (dont le théâtre allemand de Prague), organes de presse, lieux de réunion et de sociabilité... Pour la culture et surtout la création littéraire de langue allemande, Prague devient ainsi, de la fin-de-siècle à la Première République tchécoslovaque, un centre unique en son genre; et dans cette « littérature d'expression allemande de Prague » que des œuvres majeures ont rendue célèbre, les Juifs ont joué sans conteste le premier rôle — il n'est que de citer, pêle-mêle, les noms de Franz Kafka (1883-1924), Max Brod (1884-1968), Egon Erwin Kisch (1885-1948), Franz Werfel (1890-1945), Johannes Urzidil (1896-1970).

Toutefois, chez les Juifs des Pays tchèques puis de la Tchécoslovaquie de l'entre-deux-guerres, les mystères relatifs à la notion d'« appartenance nationale » s'avèrent souvent impénétrables. Quoi d'étonnant à ce que la communauté juive se distingue par de grandes figures de passeurs entre les langues tchèque et allemande: il n'est que de citer Pavel (ou Paul) Eisner (1889-1958), écrivain bilingue, traducteur de Kafka en tchèque et du poète romantique tchèque K. H. Mácha en allemand, ou encore le germaniste, poète et traducteur Otokar Fischer (1883-1938). Et parfois, les choses sont si peu tranchées qu'elles en deviennent

proprement cocasses. L'écrivain Johannes Urzidil, revenant sur ses origines complexes dans un récit autobiographique de 1969 (*Paternellement de Prague*), raconte avec humour comment son père, fonctionnaire originaire de Bohême de l'Ouest, Allemand, nationaliste et antisémite, s'était marié à une Juive (qui donna naissance à Johannes en 1896); et encore comment son père, ennemi mortel de la cause tchèque, avait ensuite pris pour seconde épouse une Tchèque au patriotisme exacerbé... Johannes, qui finirait lui-même par épouser la fille d'un rabbin pragoïs en 1922, écrivait en allemand et parlerait excellemment le tchèque — parce que son père « le lui avait ordonné le plus sévèrement »! Or l'inscripton durable d'une partie importante des Juifs des Pays tchèques dans la minorité allemande n'a pas été sans susciter de graves malentendus et des haines durables chez les Tchèques. Tout au long du XIX^e siècle, l'antagonisme germano-tchèque a accompagné la nation tchèque dans son cheminement de revendications en échecs, de frustrations en déceptions. Aux yeux de bien des Tchèques, l'entité juive ressortissait à l'adversité allemande, il était courant d'identifier tous les Juifs à des Allemands — et de tenir l'antisémitisme pour partie intégrante d'un « bon patriotisme ». À la fin du siècle, les Pays tchèques n'ont pas échappé à la vague d'antisémitisme qui déferlait sur l'Europe: en 1899, une affaire retentissante, associée au nom de Leopold Hilsner, a réveillé les passions antisémites les plus basses. Condamné à mort pour « meurtre

rituel », peine bientôt commuée en prison à perpétuité, le Juif Hislner a trouvé un avocat résolu en la personne de T. G. Masaryk, l'un des rares hommes publics tchèques à prendre sa défense — et pour cela même, traité de « Zola tchèque » (par référence à l'affaire Dreyfus) et conspué... Ainsi est-ce en grande partie grâce à la personnalité de T. G. Masaryk, et à la confiance qu'elle suscite, que le nouvel État tchécoslovaque rencontre dès sa création de profondes sympathies dans les milieux juifs. Si les premières années ne sont pas exemptes de ces émeutes où « on baigne dans la haine antisémite », ainsi que l'écrit Kafka à Milena Jesenská dans une lettre de 1920, la jeune République apporte incontestablement une rémission aux Juifs de Tchécoslovaquie. Dans les années 1930, lors de la montée des périls en Europe, elle se fera aussi terre d'accueil pour bien des intellectuels juifs menacés.

Après les accords de Munich en septembre 1938, puis l'invasion de la Bohême-Moravie par les armées du Reich et l'instauration d'un Protectorat en mars 1939, ce monde disparaîtra à jamais. La déportation des Juifs en formera l'épilogue tragique, offrant aussi la cruelle démonstration du singulier pouvoir anticipatoire de bien des œuvres littéraires nées dans la Prague de l'entre-deux-guerres. Telles ces quelques phrases écrites par Karel Schulz dans les années 1930, reflets d'une errance près de la gare de Žižkov : « Quel est ce train étrange ? Il s'ébranle, le voici qui s'éloigne déjà, et moi, ne pouvant suivre dans le noir que les carrés de ses fenêtres éclairées,

j'ai l'impression de le voir avancer sur un pont de ténèbres et franchir un précipice vertigineux, tous ses passagers entassés avec leur destinée dans d'étroits wagons ; et les vagues du fleuve des enfers se déchaînent sous le pont, résonnent sous le viaduc et claquent contre les balustrades de pierre ; et le train d'avancer sur ce pont de ténèbres, immatériel. Il ne reviendra jamais. »

CATHERINE SERVANT,

Professeur de langue et littérature tchèques à l'Institut national des Langues et civilisations orientales (Paris), codirectrice du Centre de recherches Europes-Eurasie, auteur de travaux portant sur l'histoire littéraire, culturelle et intellectuelle des pays tchèques et de la Tchécoslovaquie aux XIX^e et XX^e siècles.

POUR ALLER PLUS LOIN

CATHERINE SERVANT *Nouvelles pragoises*, Paris, Éditions L'Esprit des Péninsules, « De l'Est », 1999

CATHERINE SERVANT *Les Belles Étrangères : treize écrivains tchèques*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1999